

## VIOLENCES DU RAMADAN Démence collective et fusées de détresse

Par Ahmed Halli

Samedi 20 juillet, deuxième jour du Ramadan, vers 16h, dans ce quartier populaires et désormais impopulaire du Golfe, la tension est à son comble. Selon les spécialistes, c'est le moment le plus dur de la journée pour un jeûneur et pour sa victime potentielle. Le corps et la raison sont soumis à rude épreuve, et le croyant peut estimer, en toute mauvaise foi, qu'ayant accompli la prière du *asr*, il peut lâcher la bride à sa colère. N'oublions pas que deux à trois bonnes heures nous séparent encore du moment béni de la rupture de la digue réprimant les estomacs des fidèles. Ventre affamé n'a point d'oreilles, dit-on, et entre les oreilles, il y a encore moins de lucidité quand ils sont plusieurs à être tараудés par la même faim dévorante.

C'est à ce moment de déraison individuelle et collective qu'un jeune docteur, Madjid, se retrouve pris au piège de la démence du *asr*, la version obscure du démon du midi. S'adressant à un groupe de jeunes pour demander l'adresse d'un mécanicien, Madjid se heurte au machisme protecteur de quelques surexcités qui voient en lui un dangereux envahisseur, voire un suborneur.

Plutôt beau gosse, costaud et résistant mieux aux sollicitations conjuguées et dévastatrices de la pompe à adrénaline, l'intrus qu'est Madjid suscite vite acrimonie et méfiance : «Que viens-tu faire ici ? Que cherches-tu ?» A peine a-t-il fini de répondre qu'il cherchait le garage du mécanicien que le malheureux est littéralement extirpé de sa voiture, et qu'une troupe, à la lâcheté euphorisante, se met à le rosser. Bien sûr, Madjid est assez costaud et il peut même s'offrir un bref instant de revanche en regardant la face tuméfiée d'un de ses agresseurs. Mais ils sont décidément aussi nombreux que galvanisés par la peur d'un pugilat loyal, à un contre un ou même à deux contre un.

Que faire alors sinon se protéger du mieux qu'on peut contre cette avalanche de coups qui pleuvent de toutes parts. Madjid ne sait plus s'ils sont dix, vingt ou trente à se ruer sur lui, au signal de la curée et à le battre sans pitié ni remords. C'est dans ces moments-là qu'il aurait fallu convoquer les spécialistes de la psychologie des masses ou emmener tout le monde en asile. Inutile d'attendre quoi que ce soit de passants apathiques, et que seule la peur de recevoir un «coup perdu» empêche sans doute de se joindre au «massacre».

Finalement, c'est un jeune barbu qui met fin au passage à tabac, en rappelant aux assaillants que les portes du paradis risquent de se refermer devant le honteux spectacle qu'ils donnent. Entre-temps, l'un des agresseurs «amoché» s'est rendu au commissariat voisin pour déposer une plainte contre la victime, décrit pour la main courante comme un agresseur étranger à la «rue de la foi». Le courage qui leur manque est amplement compensé par la duplicité, et ils décrivent même «l'agresseur», dont ils ont eu tout le temps de faire le portrait, avec la clé et la marque de sa voiture que d'autres coquins ont tenté de voler. Bien sûr, Madjid finit lui aussi par rejoindre le commissariat après un long passage par l'hôpital pour réparer les multiples contusions subies. Comme d'habitude après de tels actes de violence, les parents et les proches des agresseurs font soudain leur apparition pour solliciter l'indulgence du bastonné, faire pression sur lui pour qu'il retire sa plainte.

Pour un peu, on lui demanderait de tendre la joue gauche mais elle est aussi mal en point que la droite. De plus, ses côtes endolories et tout son corps qui crie justice, à défaut de vengeance, ne laissent place à aucun sentiment de pardon, surtout lorsque les pressions sont enrobées de promesses de compensations financières,

rejetées dignement. «Quoi ? Non contents de m'avoir agressé, ils voudraient aussi que je passe la main, que je leur permette encore de recommencer et de tuer sans doute la prochaine fois ! Où me cacherais-je alors si demain l'un de mes agresseurs identifiés s'en sort sans conséquences judiciaires, voire pénales, et qu'il récidive avec un meurtre à la clé ?» s'écrit-il indigné par tant de cynisme et de déchéance morale.

Âgé seulement de quatorze ans, Djalal, lui, connaissait par cœur le chemin qu'il devait emprunter le samedi 28 juillet pour aller faire quelques emplettes en ce neuvième jour de Ramadan. Lui aussi était là au mauvais moment, à l'heure où le diable, censé avoir été enfermé en cette période, est le plus actif. Au moment où il se faufile au travers d'une des batailles de quartiers, devenues traditionnelles, Djalal est violemment percuté à la gorge par une fusée de détresse. Un de ces engins (les pistolets et leurs projectiles) en vente libre partout et qui sont supposés servir à l'usage des marins en difficultés en mer. Les marins et pêcheurs qui les utilisent habituellement savent qu'il faut pointer ces armes vers le ciel afin que la fusée et son halo puissent être vus de partout.

Pour les bandes armées qui hantent les cités et les immeubles surpeuplés, la fusée dite de détresse doit viser ceux de la bande rivale, ou des policiers venus rétablir l'ordre. Certaines devantures de magasins attestent encore de l'étendue des dégâts que peuvent commettre ces objets incontrôlés. Djalal a eu la gorge déchiquetée par le projectile mortel, et les médecins n'ont rien pu faire pour le sauver.

Deux ans après avoir enterré son père décédé des suites d'une longue maladie, Djalal a été inhumé à son tour vendredi 3 août. Bien sûr, le tireur principal<sup>(1)</sup> a été arrêté ainsi que ses complices réels et présumés, mais des voix s'élèvent déjà pour invoquer le «mektoub», l'inévitable coup du sort, providence des signataires de la lettre de démission de la société. On a même parlé d'accident, en racontant, ô suprême veulerie, que le tireur visait en réalité un policier. Djalal n'a pas survécu à ses blessures, Madjid a échappé au trépas, mais il conservera longtemps le douloureux souvenir de cette horrible humanité mise à nu. Si Madjid avait succombé au Golfe, on aurait parlé d'un malheureux concours de circonstances, de volonté divine, etc. Juste pour dédouaner une société drapée dans sa vertu importée et sanctifiée à l'eau de Zem-Zem. Normal, dans un pays où les mosquées résonnent de suppliques appelant la colère divine sur les chiïtes et priant pour la victoire des «moudjahidine» de Syrie, soutenus et armés par le «grand satan» américain. Normal dans un pays où l'on banalise la mort de quatre gardes-frontières, victimes expiatoires des «djihadistes» du Ramadan aux frontières du Maroc. A comparer avec la colère et le deuil qui ont régné, au même moment en Egypte, pour l'assassinat de seize soldats et policiers à l'extrême est du Sinaï. Pourquoi diable s'obstine-t-on, dans ce pays, à vouloir imiter uniquement les travers des pays arabes ?

A. H.

(1) Mes condoléances les plus attristées à Madame Lousada, la maman éplorée de Djalal, déjà éprouvée par un récent veuvage. Qu'elle trouve ici, ainsi que l'ensemble de sa famille, le témoignage de ma sympathie et de ma compassion

(2) La rumeur populaire attribue même un autre crime au principal suspect qui aurait poignardé une femme enceinte, avant son arrestation. C'est dire l'atmosphère qui prédomine durant ce sacré mois.

# La descente

*Il y a comme un malaise partagé par des millions d'Algériens. En parler est une psychothérapie et un pas considérable de la conscience, mais faire l'inventaire de ce que nous vivons, chacun de son côté, ne doit pas être voué à une attitude démissionnaire.*

Par Rachid Messaoudi

Cerner quelques situations permettrait de dénouer les choses. Améliorer son quotidien demande un peu de volonté, vertu disparue depuis au moins une vingtaine d'années. Des solutions simples sont entre nos mains, il nous appartient de les consommer.

Vous me direz que l'ennui est le plus fidèle compagnon de l'homme, j'ajouterais qu'il est aussi polyglotte et cosmopolite, mais il nous lâche la main quand on se jette sur un plaisir même le plus futile. Se désaltérer en compagnie d'un ami à une terrasse donnant sur la mer, pénétrer dans une salle de cinéma pour regarder un thriller, arpenter une rue vaste bordée de vitrines racoleuses, voir son enfant s'acharner sur un ballon ou grimper sur un arbre, pousser la porte d'une librairie en se noyant les yeux dans la kyrielle de titres d'ouvrages. Affûter sa curiosité sur ce que voudrait dire un tableau, faire des kilomètres pour surprendre sa femme en vantant la toque du cuisinier, entrer dans une administration où les comptoirs sont cirés, être attendri par la désinvolture de quelques jeunes couples aux rires explosifs, rencontrer des amuseurs de toutes sortes à travers des dédales, cueillir un brin de glycine qui enjambe un mur, écouter une histoire ancienne, taquiner l'oreille de musiques d'ici et d'ailleurs, aventurer son palais qui s'abandonnerait à un breuvage dont la réputation demande confirmation, récupérer un vinyle chez un ami occupé, déballer une valise d'arguments dans un débat intellectuel, commérer un homme politique, penser à restaurer la photo jaunie d'un ascendant dans son nouveau labo amateur, rencontrer des philatélistes, revenir sur les chemins de son enfance, lire un journal dans une salle d'attente où le solennel couvre le silence, se dire que la nature est une bonne compagne en traversant une allée aux plantes frivoles, lancer un ouf pour une glycémie équilibrée, croire que la vie est éternelle....Mais maître ennui.... Bien particulier. Algérois. Algérien sans doute. Puis la descente aux enfers.

Sortir le matin avec une barbe de trois jours, oublier de cirer ses savates, porter un pantalon avec un faux pli, tordre le cou à l'harmonie des couleurs vestimentaires, fouler une rue cariée et jalonnée de détritiques abandonnés par les éboueurs fatigués mais convoités par des chats errants devenus herbivores et sans couverture SPA, croiser un «marchand z'abi» ou un camelot en quête de vieilleries, sentir les effluves des sommeils contrariés, effleurer des voitures rafistolées dont le dernier bain remonte à trois mois, se heurter à la grappe masculine qui bouche l'entrée du café maure borgne et bruyant, ce sexe dominant la rue s'abreuvant aux deux mamelles, le foot et la religion, écouter les sonnettes des phénomènes insolites devenus divins, offrir ses oreilles à l'entorse de la langue française avec des mots comme «scalop, spardon et autre café jetable», se contenter d'un vocabulaire hybride pour ne pas

dire bâtard, ponctuer le temps par les heures de prière, voir les G5 bourrés de jeunes exhibant un café acide dans un gobelet en carton et y prenant une gorgée tour à tour, croiser les ombres furtives des femmes habillées sombrement ou excentriques dans leurs tenues moulantes et colorées mais faussement modernes, écouter les chants sucrés soporifiques d'Orient, vivre le paradoxe de voir une famille dont chaque membre porte une culture différente, passer près de prétendues villas-cubes au ciment mal léché, aborder une cage d'escalier sans lumière et sans boîte aux lettres, assister à un enterrement où les téléphones portables érucitent des sonneries hip-hop, de cloches ou d'appel du muezzin, marcher sur la chaussée pour éviter un trottoir refait tous les ans mais gondolant quand même, acheter de la contrefaçon du robinet à l'ordinateur, manger de la vache refusée par les Hindous, être «bipé» par quelqu'un qui demande pourtant service, subir la morgue d'un employé qui déforme votre nom sur votre extrait de naissance, ne pas échapper au granito qui recouvre tous les sols de l'administration, faire la queue pour payer sa connexion internet hachée ou pour demander un visa de plus en plus aléatoire, aller chercher un plombier ou un peintre bricoleur se hisant au rang d'artiste, lui servir un café et le nourrir pour qu'il daigne vous dépanner, demander un passeport hadj, rester debout pour prendre un café et accepter des toilettes très sales, sans lumière et sans verrou, acheter des fleurs en plastique à la Journée de la femme, acheter du pain ambulancier aux abords des marchés, écouter des chansons chaâbies passées au moulinet depuis quarante ans alors qu'il y a cinq mille textes en friche, attendre la baisse des prix pendant le Ramadan, acheter ses légumes chez le clandestin qui crie à tue-tête à votre porte, entendre parler de «youm el il» exclusivement autour de Ben Badis, voir le change parallèle flirter à un pour cent cinquante, donner une ordonnance à un steward, savoir qu'il y a un scanner quelque part mais en panne, croiser des cimetières de bus, savoir que le lion du parc prétendu zoologique est là depuis plus de vingt ans, qu'il a perdu ses crocs par famine et qu'il regrette son pays d'origine, trouver cinquante enfants autour d'une balançoire, se faire servir un frites-omelette par un mal rasé dégoulinant de sueur ou un plat non réfléchi avarié par un serveur qui chlingue des aisselles mais arborant un papillon, prendre un gâteau bavant la crème pâtissière et peint aux couleurs de l'emblème national, passer devant un cinéma fermé où les rats tiennent un banquet tous les jours, acheter des piles qui ne vivent que deux jours, se faire insulter par un vendeur quand on choisit deux bonnes figues, respecter le panneau salle familiale dans un salon de thé où il n'y a pas de menthe, passer